

l'enseignement en question(s)

Partir un an après la rhéto, pas si facile ?

Des milliers de jeunes partent chaque année étudier à l'étranger. Bien qu'enrichissante, l'expérience n'est pas si évidente

L'appel de l'aventure, de la soif de liberté, de la découverte de nouveaux horizons et cultures. Un appel fort auquel des milliers de jeunes répondent chaque année, au sortir des humanités. Alors, ils s'envolent pour des destinations lointaines ou non, avant, bien souvent, de prendre la tangente des études supérieures. Pour l'heure, le second quadrimestre de l'année scolaire est bien entamé ; il est temps de se préparer, pour ceux qui désirent partir.

Partir, pour effectuer ce qu'on appelle communément « une seconde rhéto » : pendant six mois à un an généralement, de jeunes adultes partent en immersion linguistique ou suivre un programme scolaire à l'étranger. Il est également possible d'effectuer un stage ou quelque projet de volontariat. Des possibilités variées, pour une expérience « enrichissante », comme on l'entend souvent. Mais est-elle aussi simple pour autant ?

1 L'avant-départ. La majorité des jeunes (tout du moins, de leurs parents) font appel à un organisme pour partir. Certains sont spécialisés dans les programmes scolaires (comme YFU), d'autres sont plus axés vers les séjours linguistiques (comme EF) ou proposent ces mêmes formules parmi d'autres (comme le WEP). Quoi qu'il en soit, l'expérience a un coût : comptez entre 5.000 et 10.000 euros tout de même.

Toutefois, en Wallonie, des

bourses sont disponibles grâce au plan Marshall, depuis 2006. « *Mais pas pour tout le monde* », souligne Lies Lemaître du Forem (qui octroie les bourses aux différents organismes partenaires). Outre le principe du « premier arrivé, premier servi », les aides financières ne sont octroyées qu'aux jeunes qui résident en familles d'accueil, « *ceux qui veulent vivre en résidence ou kot n'y ont pas droit*. » L'idée est d'encourager les étudiants à s'immerger dans la culture du pays, chez l'habitant.

2 Sur place. Même s'ils ne constituent pas la majorité, divers témoignages récents attestent de quelques difficultés sur place. Notamment, celle de se retrouver à suivre des cours qui ne sont pas aussi bien qu'espérés. Une certaine pression peut aussi s'installer lorsqu'on sait que la bourse obtenue doit être en partie ou entièrement remboursée si l'étudiant ne se montre que peu présent aux cours, ou si le test de progression linguistique, au retour, ne démontre pas l'évolution demandée.

La principale difficulté réside cependant dans l'expérience vécue en famille d'accueil. « *Chaque année, on effectue 15 à 20 % de changements de famille* », explique-t-on au WEP. D'autres organismes doivent également faire face à cette difficulté. Le WEP évoque quelques raisons : « *Il se peut que le courant ne passe vraiment pas entre l'étudiant et la famille, ou que la famille doive*

faire face à un imprévu durant le séjour. » Chez EF, on ajoute : « *La différence culturelle peut être importante, et les premiers mois difficiles pour le jeune qui vit généralement sa première expérience loin de son quotidien.* »

3 Le retour. Après une année souvent rythmée d'insouciance, le retour au pays peut être ardu. « *Et ils n'en ont pas conscience, avant de partir*, commente Céline Mathy, psychologue et conseillère d'orientation à l'UMons. *Comme les jeunes n'abordent pas souvent cette question du retour avant leur départ, nous le faisons.* » Pour la conseillère, il est en effet essentiel de mettre en garde sur certains points. Particulièrement par rapport aux raisons d'effectuer une année à l'étranger : « *Certains partent parce qu'ils ne savent pas quoi faire après les humanités. Il est important qu'ils ne reviennent pas avec le même point d'interrogation.* »

Dès lors, Céline Mathy conseille aux étudiants de continuer à s'informer, pendant le séjour, sur les différentes options post-rhéto, et de rester en contact avec les services d'orientation.

De même, à ceux qui savent exactement ce qu'ils feront une fois rentrés, « *il faut leur expliquer qu'ils vont évoluer, découvrir des choses et de nouvelles perspectives* », dit-elle, afin qu'ils ne se braquent pas et ne ferment pas la porte à d'autres opportunités. ■

VALENTINE ANTOINE

EN CHIFFRES

450 bourses par an

Les organismes contactés sont d'accord : le nombre d'étudiants effectuant une seconde rhéto dépend d'une année à l'autre. Pour les programmes scolaires, le WEP estime « *entre 500 et 600 départs par an* ». Pour les séjours linguistiques, EF parle de 400. Concernant les bourses octroyées, « *on doit être à environ 450 par an* », indique le Forem. Mais on précise toutefois que des changements sont à prévoir, « *tant au niveau financier que des conditions d'accès* ». Pour l'instant, l'aide apportée se situe entre 6.000 et 8.000 euros pour une année unilingue à l'étranger, entre 7.000 et 9.000 euros pour une année multilingue.

Question conditions d'accès, il faut entre autres être domicilié en Région wallonne francophone et diplômé d'un établissement situé sur le même territoire. Parmi les destinations les plus prisées, « *les Belges aiment le soleil* », soulignent les organismes. La côte ouest américaine est notamment très demandée. Mais les destinations telles l'Irlande ou l'Angleterre ont toujours la cote.

V.A.N.

positif « On progresse plus en famille d'accueil »

ENTRETIEN

En septembre 2008, Olivier Delfosse s'est lancé dans l'aventure du séjour linguistique : cinq mois aux Pays-Bas, cinq mois en Irlande. Deux expériences distinctes, selon le jeune homme, qui ont constitué une année enrichissante dans son ensemble.

Pourquoi souhaitiez-vous effectuer un séjour linguistique ?

Je savais que je voulais étudier les langues, mais je voulais parfaire ma maîtrise du néerlandais et de l'anglais avant de me lancer dans

des études supérieures. J'ai donc choisi de partir six mois à Breda, aux Pays-Bas, et six mois à Galway, en Irlande.

L'expérience était-elle différente, d'un pays à l'autre ?

Oui, très différente. À Breda, je séjournais dans une résidence communautaire, avec d'autres étudiants en séjour linguistique. Tandis qu'à Galway, j'étais chez un couple qui accueillait depuis des années des étudiants du monde entier. J'ai vécu deux expériences complètement différentes.

L'une d'elles était-elle meilleure ?

Disons que ça n'avait rien à voir. La première partie de l'année, à Breda, j'étais complètement indépendant. J'ai vraiment dû apprendre à me débrouiller seul pour tout : pour faire des courses, faire à manger, faire les lessives. J'ai appris à me discipliner, aussi. En étant si indépendant, je sortais beaucoup mais il fallait que je me lève pour ne pas louper les cours, sous peine de perdre la bourse (en 2008, il était encore possible de bénéficier d'une bourse pour loger ailleurs que dans une famille d'accueil).

cueil, NDLR). À la différence du séjour en famille d'accueil en Irlande, où on est moins libre, où on respecte les règles de la maison, on participe aux tâches ménagères mais on a plus de confort quand même.

Et question apprentissage de la langue ?

J'étais avec beaucoup de Wallons aux Pays-Bas. Il y avait quelques néerlandophones dans la résidence, donc on se forçait à parler néerlandais par moments, puis on abandonnait vite et le français revenait naturellement. Puis, les cours que je suivais là-bas, c'était dans une nouvelle école, avec des professeurs pas encore très bien rodés, donc on n'avancait pas

énormément. Alors qu'en Irlande, j'étais dans une école où les profs enseignent à des étudiants étrangers depuis des années. Et, au sein de la famille d'accueil, avec d'autres étudiants japonais, italiens, suisses ou encore autrichiens, on n'avait pas le choix : il fallait parler anglais. Du coup, c'est sûr que j'ai davantage progressé en anglais qu'en néerlandais.

Recommanderiez-vous une formule plutôt qu'une autre ?

Je conseillerais plutôt de séjourner en famille d'accueil, parce qu'on apprend beaucoup plus, à la fois linguistiquement mais aussi culturellement parlant. L'expérience en Irlande était extrême-

ment enrichissante, d'autant plus que je séjournais dans une famille irlandaise, mais avec des étudiants du monde entier. Après, il y a toujours le risque de tomber sur une famille avec qui ça ne marchera pas. Mais séjourner dans une résidence, ça permet de développer l'aspect débrouillardise. Après, je pense que tout dépend de l'objectif de l'étudiant, au final.

Comment s'est passé le retour ?

Je me suis senti déphasé. Je n'avais pratiquement pas étudié pendant un an. On apprenait les langues, mais surtout parce qu'on était plongés dedans. C'était difficile de passer à autre chose, au retour. On devrait mieux nous y préparer. ■

Propos recueillis par
V.A.N.

négatif « J'ai dû rentrer quatre mois plus tôt »

ENTRETIEN

Il y a deux ans, Marine Huberty rentrait quatre mois plus tôt que prévu de son année scolaire à l'étranger. Partie en août 2013 en Virginie occidentale (États-Unis), l'expérience en famille d'accueil ne s'est pas déroulée comme elle l'avait espéré.

En quoi cette expérience a-t-elle été négative ?

Essentiellement à cause de ma famille d'accueil. En premier lieu, parce qu'en arrivant sur place, j'ai appris que cette famille se constituait uniquement d'une personne, une femme. Je savais qu'elle avait une fille, mais j'ai découvert qu'elle ne vivait pas dans la maison, mais en kot. Et, au même moment, j'ai appris que ma mère d'accueil travaillait en nuit de nuit, comme infirmière. Du coup, elle partait tous les jours à 17h jusqu'au lendemain 6h, et passait la journée à dormir. Je n'avais que peu de contacts avec elle, c'était difficile.

Vous n'aviez aucune idée de sa situation, avant de partir ?

Non, l'organisme avec lequel je suis partie ne savait pas qu'elle travaillait de nuit et vivait seule. Si j'avais su, je n'aurais jamais accepté de séjourner là. J'avais eu

des contacts avec elle avant mon départ, elle me semblait très gentille, elle était très contente de m'accueillir. Elle m'a promis qu'on ferait telle chose, qu'on irait à tel endroit, qu'on allait faire des trucs géniaux. J'étais forcément emballée. Mais je me suis vite aperçue qu'elle mentait.

Que voulez-vous dire par-là ?

Déjà, dès le départ, elle m'a demandé de ne pas dire à mes parents qu'elle travaillait de nuit, et que j'étais tout le temps seule à la maison. Je trouvais cela bizarre. Puis, au fur et à mesure, ça devenait invivable. Soit elle ne me parlait pas, soit elle me faisait des reproches. Elle ne prenait pour sa femme de ménage, aussi, et elle en rigolait. Elle m'interdisait certaines choses, comme faire du sport après les cours. J'ai compris qu'en finit, elle était hipo-

Qu'avez-vous fait ?

Dès la mi-septembre, j'ai contacté la coordinatrice de l'organisme pour qu'on me transfère dans une autre famille, mais ça n'a pas été possible. J'ai essayé de parler avec ma mère d'accueil pour lui expliquer que la situation ne me convenait pas. On a décidé que je passerais plusieurs

jours par semaine chez ses parents. J'ai aussi passé du temps avec son frère, qui était au courant de la situation et essayait de m'aider au mieux. Finalement, de mi-septembre à décembre, ça a

plus ou moins été. On ne se disait pas grand-chose, on se tolérait.

L'organisme avec lequel vous êtes partie n'a donc rien fait pour vous aider ?

Non, rien. Mes parents ont tenté de les contacter aussi, au début, mais sans succès. Puis, en décembre, ça a de nouveau dégénéré, elle m'a enfermée une nuit dans la maison, en coupant le wi-fi.

Ce n'était plus possible ni pour moi ni pour mes parents tropangoisés. J'ai pu rentrer en février. J'ai eu finalement la possibilité de changer de famille, mais il ne me restait que quatre mois et je n'avais pas la force de réintégrer une nouvelle famille, une nouvelle école.

Retenez-vous tout de même du positif de ces quelques mois ?

J'ai rencontré beaucoup de gens, me suis fait des amis et la famille de ma mère d'accueil était très gentille. Mais cette expérience reste très négative. ■

Propos recueillis par
V.A.N.